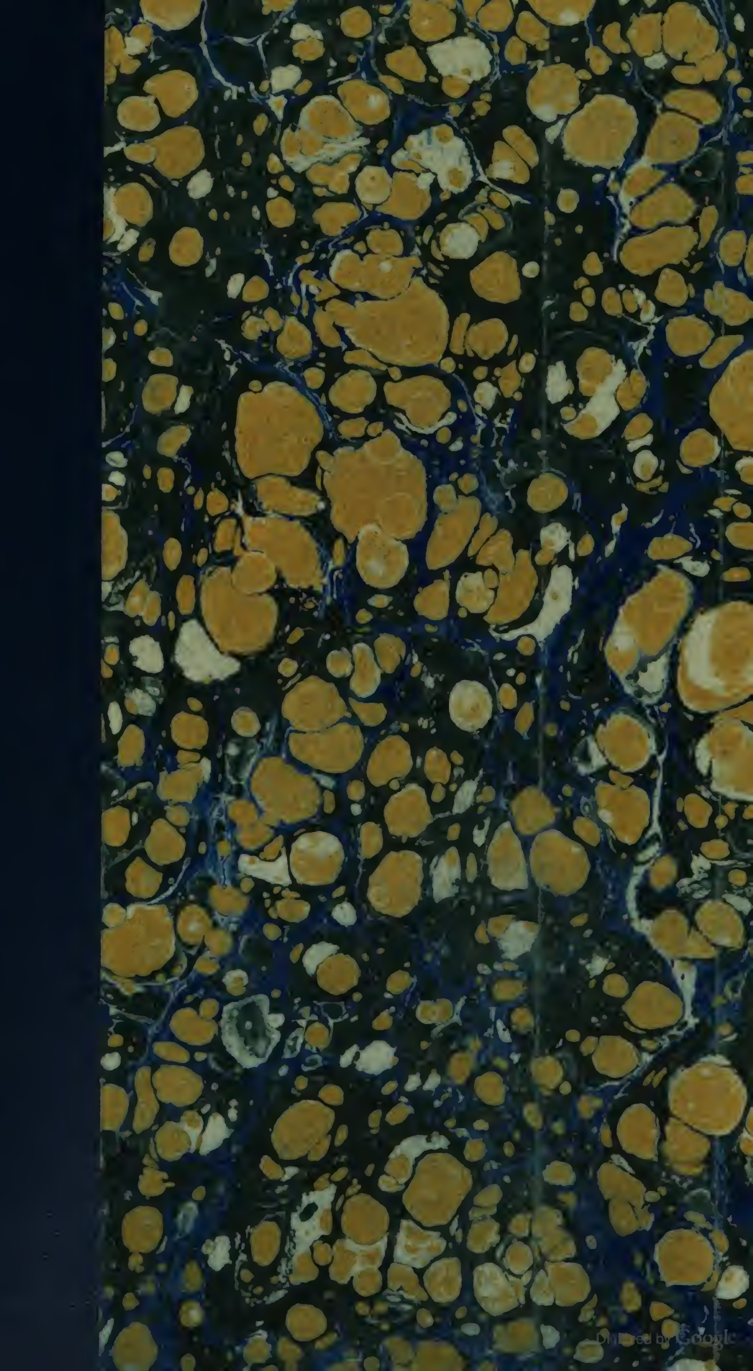



TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



CONRADIN
ET FRÉDÉRIC,
TRAGÉDIE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS,
IMPRIMEURS DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

PRIX DE CETTE TRAGÉDIE.

Papier ordinaire.................. 2 fr. 50 c.
Papier vélin....................... 5

CONRADIN
ET FRÉDÉRIC,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. P. CH. LIADIÈRES,

CAPITAINE AU CORPS ROYAL DU GÉNIE, MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Représentée, pour la première fois, par les comédiens ordinaires du Roi, sur le Second Théâtre Français, le samedi 22 avril 1820.



A PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N° 51.

1820.



A Monsieur

A. Sordes,

Recteur de l'Académie de Grenoble

Accoutumés dès leur enfance à votre tendre amitié, vos élèves ont conservé dans le monde les mêmes sentiments de confiance & d'affection. Elevé comme eux sous cette douce & sage discipline, j'appris de bonne heure à chercher en vous mon conseil et mon guide. Vous avez présidé à mes premières études; c'ést à vous qu'appartient l'hommage de mon premier succès.

Ch. Liadières.

Paris, 1er. Mai 1820.

CONRADIN ET FRÉDÉRIC,

TRAGÉDIE.

Personnages.	Acteurs.
CHARLES, comte d'Anjou, nommé roi de Naples et de Sicile, par les papes Urbain et Clément IV.	Eric-Bernard.
CONRADIN de Souabe, héritier légitime du trône de Naples.	David.
FRÉDÉRIC, duc d'Autriche, sous le nom de Roger.	Joanny.
CONSTANCE, fille de Charles.	Mlle Guerin.
D'AMBOISE, seigneur français attaché à la maison d'Anjou.	Thénard.
OSVALD, ami de Roger.	Provost.
BLANCHE, amie de Constance.	Mlle Gersay.
Un Prisonnier.	Auguste.
Un Officier de l'armée de Charles.	Paul.
Chevaliers français et siciliens. Chefs de l'armée. Prisonniers. Peuple.	Personnages muets.

La Scène est à Naples, dans le palais des rois.



CONRADIN ET FRÉDÉRIC,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROGER, OSVALD, PEUPLE.

ROGER.

PEUPLE, célébrez moins ma dernière victoire;
Le sang n'a point coulé, c'est là toute ma gloire.
Heureux qui de la guerre enchaînant les fureurs,
Même à des ennemis épargne quelques pleurs!

(*Le peuple sort.*)

SCÈNE II.

ROGER, OSVALD.

OSVALD.

Prince, tout vous promet une faveur nouvelle;
A votre auguste aspect, la Sicile rebelle,
Qui, du comte d'Anjou méconnaissant les droits,
Voulait demeurer libre et se choisir des rois,
A vu s'évanouir sa superbe espérance.
Palerme ainsi que Naple est soumise à la France.
Mais lorsque triomphants nous revoyons ces lieux,
Roger, triste et pensif, se cache à tous les yeux.
Croirai-je qu'un héros, distrait par tant de gloire,
D'un amour malheureux garde encor la mémoire?

ROGER.

Plût au ciel que de Naple éloigné pour toujours,
La mort dans les combats eût terminé mes jours!

OSVALD.

Que dites-vous, seigneur?

ROGER.

Ah! que viens-je d'apprendre?
Osvald, à quels malheurs ton ami doit s'attendre!....
Conradin n'est point mort, et ce fils des Césars,
Déja maître de Rome, a quitté ses remparts.
Rien n'arrête ses pas; les peuples avec joie
Bénissent le vengeur que le ciel leur envoie;
Au lieu de le combattre, ils tombent à genoux;
Et le nom seul de Charle excite leur courroux.

Te le dirai-je enfin? Vainqueur sans résistance,
Conradin, en deux jours, a franchi la distance
Qui sépare Capoue et les champs des Romains.
Ses partisans nombreux couvrent tous les chemins:
Avant la fin du jour nous le verrons peut-être.

OSVALD.

Quoi, seigneur, en ces lieux Conradin va paraître?
Ce trône qu'aux Français vos exploits ont soumis,
Au légitime roi serait enfin remis?
Pardonnez-moi, seigneur; je servais sous son père,
Lorsque du Vatican le pontife sévère,
Au nom de l'Éternel exerçant ses fureurs,
Ravit le diadême au sang des empereurs.
Quels maux, depuis ce temps, furent notre partage!
Mainfroirde son pupille usurpe l'héritage;
Adopté par l'église, et vengeur de la foi,
Charle à son tour se montre, et dépouille Mainfroi.
Charle, ami du pontife, et frère d'un grand homme,
Vous doit plus, je le sais, qu'à la faveur de Rome:
Pour le comte d'Anjou vous avez combattu;
Mais du noble Roger je connais la vertu:
Son amour pour ses rois égale sa vaillance.
S'il eût de Conradin soupçonné l'existence,
Le généreux Roger, devenu son appui,
Eût défendu sa cause et combattu pour lui.

ROGER.

Va, tu n'en peux douter; va, connais un mystère,
Qu'à ton zèle éprouvé Roger ne doit plus taire;
Instruit du feu secret dont je suis dévoré,
Connais tous les combats de ce cœur déchiré.

Sans doute, en ce palais, on aura dû t'apprendre
Qu'au jeune Conradin l'amitié la plus tendre
Unissait autrefois, dans ces mêmes remparts,
Un prince, comme lui descendu des Césars.
Si l'empereur Conrad du premier fut le père,
L'autre reçut le jour de son auguste frère;
Frédéric fut son nom; ainsi que leurs revers,
Leur amitié fidèle a rempli l'univers:
Du Vatican tous deux ils furent les victimes.

OSVALD.

Pourquoi renouveler des regrets légitimes?
Frédéric ne vit plus, il mourut dans vos bras;
Et c'est par vous que Charle a connu son trépas.
Vos yeux l'ont vu périr aux champs de la Syrie.

ROGER.

Osvald!...

OSVALD.

Vous vous troublez; la fortune ennemie
A-t-elle respecté des jours si précieux?
Respire-t-il encore?

ROGER.

Il est devant tes yeux.

OSVALD.

Vous, seigneur!

ROGER.

En tes mains tu tiens ma destinée;
Juge, Osvald, s'il en est de plus infortunée.
Sans doute Conradin n'a point perdu ses droits;
L'amitié dans mon cœur fait entendre sa voix;
Mais d'un amour funeste esclave involontaire,

A son joug adoré qui pourra me soustraire?
J'aime, je suis aimé, pardonne à ma douleur.
Oui, la fille de Charle a subjugué mon cœur:
Constance est tout pour moi, je ne vis que pour elle.

OSVALD.

Auprès de Conradin l'amitié vous appelle;
Dans les bras d'un ami vous dompterez l'amour.
Mais comment?....

ROGER.

Juge-moi, mon cœur est sans détour.
Au sort de Conradin je vis ma destinée
Par les nœuds les plus doux dès l'enfance enchaînée.
Mais poursuivis par Rome, et redoutant toujours
La main du fanatisme armé contre nos jours,
Nous fûmes séparés; et des maux de l'absence
Le terrible anathême accrut notre souffrance.
Vers les bords du Jourdain, près de Charles conduit,
De ma mort dans son camp je répandis le bruit;
Sous le nom de Roger je cachai ma misère.
Constance sur ces bords avait suivi son père;
A ce prince deux fois mon bras sauva le jour.
Mais aux champs de l'Europe à peine de retour,
J'appris, il t'en souvient, qu'un monstre sanguinaire,
Que Mainfroi, non content du meurtre de son frère,
Avait sur Conradin étendu sa fureur.
Osvald, ce bruit funeste, en déchirant mon cœur,
Du sceptre de Conrad semblait me laisser maître:
Mais dans ces temps affreux, qui m'eût voulu connaître?
Comment seul et proscrit conquérir mes états?
A mon courroux d'ailleurs ne suffisait-il pas

Que Mainfroi, dépouillé d'une horrible puissance,
Reçût de ses forfaits la juste récompense?
Par le pontife alors Charles fut nommé roi.
Je combattis pour lui, ne pouvant rien pour moi :
Conradin fut vengé; je vis d'un œil tranquille
L'envoyé de Clément régner sur la Sicile.
Juste ciel! dois-je aimer ou haïr tes décrets?
Il vit, le confident de mes premiers secrets!
Il vit!... c'est contre lui qu'aveugle en mon courage,
Je venais des Césars défendre l'héritage.
Mon bras allait frapper un si cher ennemi.
Qu'ai-je appris, malheureux! tout mon cœur a frémi.
Jadis, à ce récit, j'eusse expiré de joie!

OSVALD.

Prince, du ciel enfin la faveur se déploie.
Assez et trop long-temps les pontifes romains
Ont lancé contre vous leurs foudres inhumains.
Oubliez-vous, seigneur, l'orgueil de vos ancêtres,
Et l'amour aux Césars impose-t-il des maîtres?
Songez à Conradin, songez à votre sang;
Frédéric, comme lui, doit reprendre son rang;
L'Autriche et Conradin réclament sa vaillance.

ROGER.

Et que m'importe, Osvald, une vaine puissance!
Mon cœur à tes regards vient de se découvrir.

OSVALD.

Est-il donc quelque espoir que vous osiez nourrir?
Charle à votre valeur doit le sceptre et la vie;
Le bruit de votre gloire a rempli l'Italie;
Vous êtes de son rang le plus solide appui;

Mais, seigneur, quels bienfaits attendez-vous de lui?
Ne vous y trompez pas; s'il venait à connaître
Dans quel auguste rang le destin vous fit naître;
S'il savait que Roger, issu du sang des rois,
Peut, après Conradin, lui disputer ses droits,
Vous le verriez bientôt, terrible en sa vengeance,
Vous punir du forfait d'une illustre naissance.
Le nom de Frédéric est un arrêt de mort;
Et, s'il faut vous prédire un plus funeste sort,
Songez que la princesse, à l'autel entraînée,
Bientôt par d'autres nœuds peut se voir enchaînée.
Du bonheur d'un rival seriez-vous le témoin?

ROGER.

Ami, quittons ces lieux, mon cœur en a besoin;
Le neveu de Conrad, vainqueur d'un long orage,
Ne rendra point le port témoin de son naufrage.
Tu m'as fait éprouver, par ce présage affreux,
Que le crime est facile à l'amour malheureux!

OSVALD.

On s'avance vers nous, seigneur; c'est la princesse.

ROGER.

Pourrai-je lui cacher la douleur qui me presse?
Ami, de mon retour cours instruire le roi,
Et reviens m'arracher au trouble où tu me voi.

SCENE III.

ROGER, CONSTANCE, BLANCHE.

CONSTANCE.

Seigneur, à votre voix la victoire est docile;

Votre seule présence a conquis la Sicile:
Naples revoit Roger, et le revoit vainqueur.
Oh! combien son retour a consolé mon cœur!
Vous savez les dangers qui menacent mon père.
Élancé tout-à-coup des champs de la Bavière,
Le jeune Conradin, démentant son trépas,
A déja du pontife envahi les états.
Naple est sans défenseurs, et le peuple en alarmes
N'oppose que des vœux aux progrès de ses armes.
Vous êtes son espoir; oui, votre heureux secours
De ce torrent funeste arrêtera le cours.
Hélas! à Conradin j'aime à rendre justice;
Seigneur, ne pensez pas que mon cœur le haïsse.
Proscrit dès le berceau, privé presque à-la-fois
Et d'un ami fidèle et du bandeau des rois,
Ses malheurs bien souvent ont fait couler mes larmes.
Mais d'un père, avant tout, je ressens les alarmes;
Il tient ses droits de Rome, et vous devez penser
Que mon père à ses droits ne veut pas renoncer.
Seigneur, c'est pour lui seul que ma voix vous implore.

ROGER.

Princesse, votre choix et me touche et m'honore.
En vain, jusqu'à ce jour, au milieu des combats,
Vous m'avez vu chercher un glorieux trépas.
Sous les murs de Palerme, aux champs de la Syrie,
La fortune jalouse a trompé mon envie.
Mourir pour vous sauver est un dernier espoir,
Qu'après tant de rigueur je n'ose concevoir.
Puisse le ciel m'entendre et finir ma misère!

CONSTANCE.

Constance à votre cœur n'est-elle donc plus chère?

ROGER.

Grand Dieu! quel doute affreux! le pouvez-vous former?

CONSTANCE.

D'un sinistre avenir pourquoi donc m'alarmer?
Pourquoi ce cœur si grand, vaincu par la tristesse,
A l'espoir qui me luit se ferme-t-il sans cesse?

ROGER.

Ah! songez quel est Charle, et combien le malheur
Doit aigrir aujourd'hui son austère rigueur.
Pensez-vous attendrir ce monarque inflexible?

CONSTANCE.

Quoi, seigneur, son courroux est-il donc si terrible?
Ce maître impérieux, du moins jusqu'à ce jour,
N'a point à son orgueil immolé mon amour;
Il ne m'a point soumise à la loi redoutable
Qui, des filles des rois arbitre irrévocable,
Sur un trône souvent les traîne avec splendeur,
Pour y porter la paix qui n'est plus dans leur cœur.
Ah! songez à ce temps où, dans Naples charmée,
Vos triomphantes mains guidèrent notre armée.
Ne le vîtes-vous pas, cédant à mes efforts,
Deux fois, par ses refus, éloigner de ces bords
Ce prince courageux que Madrid a vu naître,
Ce guerrier, qu'à sa fille il destinait peut-être.
Philippe....

ROGER.

Juste ciel! quel nom prononcez-vous?
Philippe!....

CONSTANCE.

Eh quoi, seigneur, d'où naît votre courroux?
Éloigné de nos murs....

ROGER.

Ah! malgré son absence,
Puis-je de son amour oublier l'insolence?
Des maux que j'ai soufferts le fatal souvenir
Dans l'horreur du passé me montre l'avenir.
Grand Dieu! si dans son cœur l'espoir allait renaître?
Sur ces bords aujourd'hui s'il osait reparaître!...

CONSTANCE.

Quel vain pressentiment?...

ROGER.

Doutez-vous que ma main
Ne prévînt à vos yeux son coupable dessein?
(*à part.*)
Malheureux! où t'emporte une impuissante rage?
Songes-tu que bientôt tu vas fuir ce rivage?

CONSTANCE.

Seigneur, s'il arrivait que cet horrible jour
Du prince de Castille éclairât le retour;
A le suivre à l'autel si j'étais condamnée,
Moins que vous, dites-moi, serais-je infortunée?
N'en doutez pas, d'un père affrontant le courroux,
J'irais, pour le fléchir, embrasser ses genoux.
Je lui rappellerais, les yeux mouillés de larmes,
Les Sarrasins fuyant au seul bruit de vos armes,
Ses jours deux fois ravis au fer du Musulman,
De l'odieux Mainfroi le juste châtiment;
Palerme reconquise, et Naples délivrée,

Et sur-tout ces chrétiens vaincus dans Césarée,
Qui, d'un trépas honteux sauvés par votre bras,
Vous choisirent pour prince au sortir des combats.
Seigneur, voilà vos droits; et déja mon courage
D'un heureux avenir ose entrevoir l'image.
Malgré l'orgueil du rang où le sort l'a placé,
Charles de mon aveu ne peut être offensé.
Lui-même de mon cœur imitant la faiblesse
Semble justifier l'excès de ma tendresse.
Cette cour vous révère, et chaque jour le roi,
Par de nouveaux honneurs, vous rapproche de moi.

ROGER.

Ah! vous me rassurez; mon ame s'abandonne
Au consolant espoir que votre amour lui donne.
Du sort en ce moment qui peut craindre les coups?
Vos accents ont pour moi le charme le plus doux.
(*à part.*)
Pour la dernière fois je les entends peut-être!

SCÈNE IV.

CONSTANCE, ROGER, OSVALD, BLANCHE.

OSVALD.

Vers les murs de Capoue envoyé par son maître,
D'Amboise en ce palais est déja de retour,
Et le roi va bientôt se montrer à sa cour.

CONSTANCE.

Allez, seigneur, allez, et que votre présence
De nos peuples tremblants ranime l'espérance.

Je ne vous retiens plus; et moi-même je vais
Du ciel qui nous protège implorer les bienfaits.

SCÈNE V.

ROGER, OSVALD.

ROGER.

Osvald, pour cette nuit prépare notre fuite.

OSVALD.

Prince, quel soin nouveau vous trouble et vous agite?

ROGER.

En ces lieux plus long-temps je crains de m'arrêter;
D'affreux pressentiments viennent m'épouvanter.
D'un rival odieux la fatale pensée
A mes sens éperdus tout-à-coup retracée,
Malgré moi les égare, et me fait découvrir
Des maux que ma raison tremble d'approfondir.
Dérobons-nous, Osvald, au tourment qui m'accable;
Viens, ami, viens, fuyons de ce lieu redoutable:
Du sang qui va couler détournons nos regards;
Viens, trop d'horreur m'attend en ces tristes remparts:
Désespéré, jaloux, demain, demain peut-être,
D'en sortir vertueux je ne serais plus maître.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, D'AMBOISE.

D'AMBOISE.

Sire, votre intérêt commande un sacrifice.

CHARLES.

Je connais votre zèle, et je lui rends justice;
Mais, d'Amboise, à ma vie est-il temps de songer,
Et Charles doit-il fuir à l'aspect du danger?
Pensez-vous qu'imitant la faiblesse commune,
Mon cœur puisse changer au gré de la fortune?
Quel que soit le péril, je l'attends sans effroi.

D'AMBOISE.

Les peuples soulevés s'arment contre leur roi.
Conradin va paraître, et Naple est sans défense.
Qu'espérez-vous, seigneur?

CHARLES.

La mort ou la vengeance.
Ce trône est ma conquête, et je veux aujourd'hui
Prévenir sa ruine ou tomber avec lui.

D'AMBOISE.

Je frémis, malgré moi, du sort qui vous menace.

CHARLES.

Quoi! du fils de Conrad, loin de punir l'audace,
J'irais, de mes revers lâchement effrayé,
A la cour de mon frère implorer sa pitié?
Sans doute, je suis fier du saint nœud qui nous lie;
J'admire ses vertus, que l'univers publie :
Prince et législateur, Louis est à-la-fois
Le père de son peuple et l'arbitre des rois.
Mais ne songez-vous plus que sa vertu sévère
Toujours dans ses projets a condamné son frère?
A sa cour, dites-moi, quel sort m'est réservé?
L'ignorez-vous encor? Près du trône élevé,
Le frère du monarque, au sein de la puissance,
Entre ce trône et lui voit un abyme immense;
Toujours au second rang il doit borner ses vœux.
Et, lorsque les destins me sont moins rigoureux,
Paris me reverrait, déchu du rang suprême,
Promener dans ses murs un front sans diadême!
Par d'indignes conseils cessez de m'outrager.

D'AMBOISE.

Tout fuit, tout vous délaisse en ce pressant danger.
Des guerriers que sa flotte apportait au rivage,
Philippe, loin du port, enchaîne le courage.

CHARLES.

J'entrevois son espoir; il sera confondu :
Rome encor me protège, et Roger m'est rendu.

D'AMBOISE.

Quoi, seigneur, du pontife ignorez-vous la fuite?

CHARLES.

Sa puissance, d'Amboise, est loin d'être détruite.
De la pourpre des rois ces prêtres revêtus,
Pour être détrônés ne sont point abattus.
Tel est sur les mortels leur redoutable empire,
Que le malheur l'accroît au lieu de le détruire:
La foudre encor s'allume ou s'éteint à leur voix;
Et du fond des cachots ils font trembler les rois.
Aux bords de l'Aréthuse, une ligue impuissante
A courbé sous mon joug sa tête obéissante;
Roger dans nos remparts précède Conradin:
Croyez-moi, le succès est encor incertain.

D'AMBOISE.

Quand votre confiance auprès de vous m'appelle,
Sire, j'y dois répondre et vous prouver mon zèle.
Touché de vos bienfaits, et Français comme vous,
Des exploits de Roger je ne suis point jaloux;
Mais le chargerez-vous du soin de nous defendre?
Soldat de Frédéric dès l'âge le plus tendre,
Qui vous dit que Roger n'a point jusqu'à ce jour
Pour le sang de Conrad conservé son amour?
Sire, j'ose le craindre.

CHARLES.

Ah! c'est lui faire injure.
Roger à son devoir ne sera point parjure.
S'il m'a sauvé la vie, il doit se souvenir
A quel comble d'honneurs je l'ai fait parvenir.
Sa valeur dans nos rangs fut toujours honorée.
Nos chrétiens assiégés aux murs de Césarée,
Jadis à mes conseils ayant soumis leur choix,

L'adoptèrent pour prince et reçurent ses lois.
Je comprends votre erreur; vous redoutez peut-être
Cette sombre douleur qu'il laisse trop paraître;
Un mot va dissiper son trouble et votre effroi:
Il sera trop heureux de combattre pour moi.

D'AMBOISE.

Sire, de vos desseins.....

CHARLES.

En ce péril extrême,
Le conseil apprendra ma volonté suprême.
Qu'on l'introduise; allez.

SCÈNE II.

CHARLES, D'AMBOISE, ROGER, OSVALD,
CHEFS DE L'ARMÉE, CHEVALIERS, PEUPLE.

CHARLES.

Intrépides guerriers,
Vous qui m'avez du trône applani les sentiers,
Peuple que j'ai sauvé, vous, noblesse fidèle,
De vaillance et d'honneur rare et brillant modèle,
Qui fondez ma puissance et dont je suis l'appui,
Le salut de l'état vous réclame aujourd'hui.
Déja Rome gémit sous un joug sacrilége,
Déja de toutes parts l'ennemi nous assiége;
Des antiques Normands l'empire déchiré
Dans les remparts de Naple est déja resserré.
Ma fierté n'admet point d'adroite politique;

Sur nos périls communs sans détour je m'explique.
C'est peu que de Conrad le fils audacieux
Entraîne dans ses rangs un ramas odieux
De soldats vagabonds, de peuples sanguinaires,
Affreux blasphémateurs de la foi de nos pères,
Que le Tage et le Nil rejettent de leurs bords;
Des traîtres à sa haine unissent leurs efforts.
De rebelles sujets que le bonheur fatigue
Forment contre mon trône une coupableligue;
Insensés! veulent-ils, par ce manque de foi,
Me punir du repos qu'ils ont reçu de moi?
Ont-ils de m'accabler embrassé l'espérance?
Ah! si, moins courageux, je fuyais vers la France,
Ils apprendraient bientôt, ces peuples malheureux,
Qu'ils ne sont rien pour moi, quand je suis tout pour eux.
Vous le savez, guerriers, après cent ans d'orage,
Naples jouit enfin du fruit de mon courage:
Et l'on veut m'arracher le prix de mes travaux!
Et résolu sans doute à des meurtres nouveaux,
De l'odieux Mainfroi le neveu téméraire
Porterait dans nos murs sa rage héréditaire!
D'un pouvoir renversé le colosse odieux
Une seconde fois s'élevant à nos yeux,
Sur ses vieux fondements menacerait encore
Et la paix de l'Europe et le dieu qu'elle adore!
Non, non, c'est un espoir qu'on ose en vain nourrir;
Au pied de nos remparts il faut vaincre ou mourir.
Je puis compter sur vous, comptez sur votre maître.
Quels que soient les dangers que je vous fais connaître,
A de plus grands encor nous avons survécu,

Et pour être trahi, Charles n'est point vaincu.
Répondez, compagnons.

D'AMBOISE.

O prince magnanime!
Nos regards effrayés, sur le bord de l'abyme,
N'osaient en mesurer l'immense profondeur;
La grandeur du péril arrêtait notre ardeur :
Vous parlez, et tout change, et déja votre armée
Appelle les dangers qui l'avaient alarmée.
Nous sauverons l'état en défendant vos droits.

CHARLES.

Guerriers, toujours vos cœurs ont entendu ma voix.
Oui, nous le sauverons, j'en forme l'espérance.
La Sicile est déja soumise à ma puissance.
Ainsi la trahison, par de secrets ressorts,
A-la-fois de l'empire ébranlait tout le corps.
Nos troubles, je le vois, ont la même origine;
Le même esprit régnait à Rome et dans Messine;
Le plan des factieux est à la fin connu.
Au-delà du détroit s'ils m'avaient retenu,
Naples leur présentait une conquête aisée.
Vain espoir ! la Sicile, en deux jours appaisée,
Des remparts d'Agrigente à la ville des rois,
Et du Phare à Trapane obéit à mes lois.
Il n'a fallu qu'un homme... Eh, qui peut méconnaître
Ce héros, le vengeur et l'ami de son maître?
Approchez-vous, Roger, embrassez votre roi....
Digne de ses aïeux, le neveu de Mainfroi,
Par des complots obscurs que le brave méprise,

Avait donc préparé sa coupable entreprise!
Vous les avez détruits; oui, Roger, c'est de vous
Qu'un jeune audacieux reçut les premiers coups:
Portez-lui les derniers; allez, je vous confie
Des intérêts plus chers que le soin de ma vie.
A peine triomphant, accouru vers ces lieux,
Vous desiriez sans doute un choix si glorieux;
Vous brûliez en secret d'achever votre ouvrage;
Eh bien! soyez vainqueur, j'en reçois le présage,
Et vous l'accomplirez.

ROGER.

Moi, seigneur, songez-vous?....

CHARLES.

Je songe à me venger, secondez mon courroux.
D'un perfide ennemi confondons l'espérance.

ROGER, *à part.*

O ciel!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Sire, l'armée attend votre présence:
Elle appelle son roi. Du haut de nos remparts,
On voit des ennemis flotter les étendards;
Leurs bataillons nombreux couvrent au loin la plaine.
Dans Naple, à leur aspect, une rumeur soudaine
A trahi des mutins les desirs insensés:
Au-dedans, au-dehors, nous sommes menacés;

Seigneur, en ce moment, le péril est extrême.

CHARLES.

Les droits de ma couronne émanent de Dieu même;
Le ciel veille sur nous.
(*à un des chefs de l'armée.*)
Vous, par de sûrs moyens,
Comprimez dans nos murs ces obscurs citoyens,
Dont le cœur lâchement aspire à l'esclavage.
Le secret des méchants se lit sur leur visage;
Et qu'au moindre soupçon, le plus cruel trépas....
Vous m'entendez.
(*à un autre.*)
Et vous, qu'on annonce aux soldats
Que leur maître et Roger vont combattre à leur tête.
(*Ils sortent.*)

SCENE IV.

CHARLES, ROGER.

CHARLES.

De tes exploits enfin la récompense est prête.
Écoute-moi, Roger; tu dois avoir compris
Que deux fois dédaigné, mais toujours plus épris,
Le prince de Castille aspirait à Constance.
Mon cœur allait céder à sa persévérance.
Touché de son amour qu'augmentaient mes refus,
En sa faveur, ami, je ne balançais plus,
Et ce jour solennel, par l'hymen de ma fille,
Aurait uni mon sceptre au sceptre de Castille.

Philippe cependant a paru sur nos mers;
Il connaît mes dangers et l'espoir des pervers;
Et, savourant sans doute une indigne vengeance,
Il regarde nos maux avec indifférence.
Je dois m'en étonner; mais du moins, aujourd'hui
Je puis combler tes vœux, en me vengeant de lui.
Long-temps de tes chagrins ignorant le mystère,
Je n'osais t'accuser d'un espoir téméraire.
Tout enfin m'est connu; cesse de le celer.

ROGER.

Seigneur.....

CHARLES.

Tu me comprends, et je te vois trembler;
Rassure-toi pourtant, j'approuve ta tendresse;
Ta valeur parmi nous a fondé ta noblesse.
Prince de Césarée, il est temps que ton roi
Récompense ton zèle en s'unissant à toi.
Que ton ame au bonheur se livre tout entière.
Tu connais nos dangers, mais tu défends ton père;
Mais la main de Constance est le prix du vainqueur.

SCÈNE V.

ROGER *seul.*

Qu'a-t-il dit? quel espoir vient déchirer mon cœur?
Qu'ai-je entendu? Constance à mon sort enchaînée,
Demain.... Mais pour sceller ce fatal hyménée,
Quel sang dois-je verser? quel succès inhumain
De l'autel aujourd'hui doit m'ouvrir le chemin?

Fuyons.... Après trois ans de l'amour le plus tendre,
Charles m'accorde un prix où je n'osais prétendre;
Celle que tant de rois adoraient à genoux,
Encore une victoire, et j'étais son époux!
Mais telle est la rigueur du devoir qu'il m'impose,
Tel est cet ennemi que le destin m'oppose,
Que de tous les malheurs prêts à fondre sur moi,
Ma victoire est le seul qui me glace d'effroi.
C'en est fait.... Ainsi donc la princesse abusée
Croira, par son époux, sa flamme méprisée!
Non, non, je veux la voir.... Que dis-tu, malheureux!
Pour soutenir sans crainte un combat dangereux,
Pour voir, sans être ému, sa douleur et ses charmes,
Ton cœur est donc bien sûr de résister aux larmes!
Ah! puisque je frémis sans avoir combattu,
Gardons-nous d'exposer un reste de vertu.

(*apercevant Constance.*)

Il n'est plus temps... c'est elle... ô ciel! que dois-je faire?

SCÈNE VI.

ROGER, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Eh bien! le voilà donc ce redoutable père!
Le voilà ce tyran, qui de ses droits jaloux,
Parmi les souverains m'imposait un époux!
Au rang de ses guerriers orgueilleux de descendre,
Le frère de Louis vous adopte pour gendre;
Et moi, toute au bonheur d'un prochain avenir,

De l'espoir le plus doux je viens m'entretenir.
Que déja mes chagrins sont loin de ma mémoire!

ROGER.

Ah! vous ne doutez pas... du moins j'aime à le croire,
Des feux que dans mon cœur vous avez allumés.
Ils sont comblés les vœux que nous avions formés;
Mais à quel prix, hélas!

CONSTANCE.

Que dites-vous?

ROGER.

Constance,
Du ciel qui me poursuit redoutons la vengeance.

CONSTANCE.

Songez-vous que mon père approuve notre amour?

ROGER.

La fortune cruelle est sujette au retour.

CONSTANCE.

Je ne puis vous comprendre... Ah! si je vous suis chère,
Cessez de me cacher ce terrible mystère.

ROGER.

Et quel secret, hélas! peut causer mes frayeurs?

CONSTANCE.

Tu n'as point de secret, et tu verses des pleurs?

ROGER.

Ah Dieu!

CONSTANCE.

C'est trop celer le trouble qui te presse;
Roger, au nom du ciel, au nom de ma tendresse,
Au nom de cet hymen, de ces nœuds révérés,
Depuis un si long temps par nos cœurs desirés,

Ne me déguise rien; il y va de ma vie.
Roger, ouvre ton âme à ta première amie.

ROGER.

Un noir pressentiment me poursuit malgré moi.
Ton père....

CONSTANCE.

Je t'entends; tu soupçonnes sa foi.

ROGER.

Le destin peut trahir le succès de ses armes.

CONSTANCE.

Est-ce à toi d'écouter ces timides alarmes?
La victoire constante à marcher sur tes pas,
Quand tu combats pour moi ne te trahira pas.

ROGER.

La victoire!... grand Dieu!... Si mon repos vous touche,
Ce mot ne doit jamais sortir de votre bouche.
Adieu... D'un malheureux c'est prendre trop de soin.

CONSTANCE.

Non, de ma mort, cruel, tu seras le témoin.
Ce dernier coup suffit, et la rend trop certaine.
Mais si ce n'est assez, pour désarmer ta haine,
De me voir à tes pieds expirer de douleur,
Barbare, prends ce fer, et m'en perce le cœur.
Quel est mon crime, ô ciel!... Près du trône élevée,
Par un auguste hymen au trône réservée,
Des rois les plus puissants je dédaigne les vœux;
Sans redouter l'orgueil d'un père rigoureux,
Je nourris à ses yeux une coupable flamme;
Je fais plus, à l'espoir j'ose livrer mon ame;
Voilà tous mes forfaits... Roger, écoute-moi:

Va, je ne prétends pas te retirer ma foi;
Va, je ne rougis point d'une ardeur insensée:
Cet amour fut long-temps mon unique pensée.
Que dis-je? En ce moment où, pour mieux m'accabler,
Par un sinistre adieu tu viens de me troubler,
A t'excuser encor ma faiblesse m'oblige:
Ta confiance, ingrat, n'est plus ce que j'exige;
Loin de ces tristes lieux tu peux porter tes pas;
Je ne veux que la mort, ne l'obtiendrai-je pas?

ROGER.

Où suis-je? malheureux!

CONSTANCE.

Quoi! ta fureur balance?

ROGER.

Je ne me connais plus... Ah! par pitié... Constance...

CONSTANCE.

Affranchis-moi, cruel, du poids de mes ennuis;
Cesse de m'accabler.

ROGER.

Sais-tu bien qui je suis?
Sais-tu que du destin victime infortunée,
Par lui, dès le berceau, ma vie est condamnée?
Que cet hymen funeste attirerait sur toi
Le fardeau des malheurs qui n'accablent que moi?
Déja ma raison fuit, j'ai peine à me connaître;
D'un transport renaissant je ne suis plus le maître.
Sèche tes pleurs, Constance... Hélas! ignores-tu
Qu'un seul de tes soupirs peut m'ôter ma vertu?

SCÈNE VII.

ROGER, OSVALD, CONSTANCE.

OSVALD.

Eloignons-nous, seigneur, sans tarder davantage.
C'est peu que près du roi déja l'on vous outrage,
Tout redouble aujourd'hui l'horreur de votre sort,
Et Philippe à l'instant vient d'entrer dans le port.

ROGER.

Philippe!

CONSTANCE.

Qu'ai-je appris? Il n'est plus d'espérance.

ROGER.

L'abyme est sous mes pas.

CONSTANCE.

Ah! je frémis.

ROGER.

Constance!

CONSTANCE.

Philippe attend le prix qu'on vous dut accorder.

ROGER.

Et quel autre que moi doit ici commander?
C'est à moi seul de vaincre.

OSVALD.

O ciel! qu'allez-vous faire?

CONSTANCE.

Roger, je te retrouve!

ROGER.

Un rival téméraire,
Un traître à mon amour prétendrait t'enlever?
Non, je suis ton époux, et je cours te sauver.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, BLANCHE.

CONSTANCE.

Blanche, que m'as-tu dit? ô mortelles alarmes!
Se peut-il que le ciel abandonne nos armes?

BLANCHE.

Vous voyez ma terreur. S'il faut ajouter foi
Aux bruits dans ce palais parvenus jusqu'à moi,
Les destins contre nous font pencher la balance.
Déja les ennemis rayonnants d'espérance
S'avancent vers nos murs, et chassent devant eux
Nos soldats dispersés et leurs chefs malheureux.
Seuls, quatre cents Français, l'honneur de leur patrie,
D'une puissante armée enchaînent la furie.
Par le nombre accablés, mais plus grands que le sort,
Ainsi qu'à la victoire, ils marchent à la mort.

CONSTANCE.

Et de Roger, grand Dieu! tu n'as rien à m'apprendre?

BLANCHE.

Contre tant d'ennemis que peut-il entreprendre?

Qu'espérez-vous enfin d'un amant désolé
Sous le poids des remords en secret accablé?

CONSTANCE.

Pour avoir des remords a-t-il commis un crime?
Blanche, n'outrage pas un cœur si magnanime....
Quel est donc ce mystère, et comment dissiper
Cette profonde nuit qui vient m'envelopper?
Crois-tu que des Césars il garde la mémoire?
Souvent il nous contait leur déplorable histoire.
Que de fois attentive à ses tristes récits,
J'ai surpris ses regards de larmes obscurcis!
Blanche, tu t'en souviens; crois-tu que ses alarmes?...

BLANCHE.

Hélas! n'avez-vous point d'autres sujets de larmes,
Madame! où votre esprit se va-t-il égarer?
Quels que soient des chagrins qu'il ne peut pénétrer,
En devez-vous chercher la secrète origine,
Quand l'empire ébranlé penche vers sa ruine;
Quand le roi, quand Roger, victimes des combats,
Peut-être en ce moment reçoivent le trépas;
Quand tout succombe?

CONSTANCE.

Arrête! épargne-moi, de grace;
Dans ce cœur déchiré sais-je ce qui se passe?
Accablée à-la-fois de mille maux divers,
Sais-je de mes chagrins quels sont les plus amers?
O desir des grandeurs, soif ardente et funeste,
Vous causez tous nos maux, et mon cœur vous déteste.
Que m'importe en effet votre éclat dangereux!
Pour être obscur et pauvre en est-on moins heureux?

Hélas! près de ce trône où l'on nous porte envie,
Toujours les noirs chagrins empoisonnent ma vie;
Le destin qui m'opprime en a proscrit le cours;
Et c'est par mes tourments que je compte mes jours.
(*apercevant Osvald.*)
Osvald, m'annoncez-vous des malheurs que j'ignore?
Nos maux sont-ils comblés, espérons-nous encore?

SCÈNE II.

CONSTANCE, OSVALD, BLANCHE.

OSVALD.

La fortune pour vous se déclare aujourd'hui;
Votre père triomphe et le trône est à lui:
La valeur de Roger a fixé la victoire.

CONSTANCE.

Qu'ai-je entendu?... Roger!... ô ciel! puis-je le croire?
Parlez.

OSVALD.

Moi-même, après ce grand évènement,
J'ai peine à revenir de mon étonnement.
Déja de Conradin les nombreuses cohortes
De Naple épouvantée allaient briser les portes;
Et tous ses partisans, dans nos murs répandus,
Remplissaient l'air de cris jusque alors suspendus.
Charles, qu'en ce péril sa noblesse environne,
Voulait s'ensevelir sous les débris du trône.
Tout change en un moment. Ce spectacle d'horreur
Semblait du fier Roger enchaîner la fureur:

Sa main, oisive encor, n'a pas saisi son glaive;
Il errait au hasard : un cri lointain s'élève.
Terrible, il reconnaît Philippe et ses soldats.
« Ah! de mon désespoir tu ne jouiras pas,
Dit-il; « ne pense pas que ma fureur te laisse
« Le prix qu'ose espérer ta fatale tendresse ! »
A ces mots, l'œil farouche et le fer à la main,
Parmi les combattants il s'élance soudain.
Je ne vous peindrai point ses exploits, sa vaillance,
Les vainqueurs à leur tour fuyant en sa présence;
La foudre est moins terrible et ses effets moins prompts;
Sa voix a ranimé nos faibles bataillons.
Suivi de ces Français dont le noble courage,
Sans reculer d'un pas, avait bravé l'orage,
Il court, sème par-tout ou la mort ou l'effroi :
De ce vainqueur nouveau tout reconnaît la loi;
Tout fuit sans opposer une audace impuissante;
Et lorsque, parvenus sur l'arène sanglante,
Les guerriers de Philippe à Charles sont unis,
Ce monarque déja n'avait plus d'ennemis.

CONSTANCE.

Hélas! ce cœur long-temps à l'amertume en proie,
S'abandonne en tremblant à l'excès de sa joie....
Du jeune Conradin sait-on quel est le sort?

OSVALD.

Ses gardes l'entouraient : leur courageux effort
Des vainqueurs irrités a trompé la colère.
Ils sont tous dans les fers; mais il fuit, et j'espère
Que loin des murs de Naple il a porté ses pas.

CONSTANCE.

Achève, juste ciel! ne l'abandonne pas.
Quels que soient les revers que ce jour m'a fait craindre,
Puisqu'il est malheureux, je ne dois que le plaindre...
Mais qu'entends-je? quel bruit?

OSVALD.

Ce sont les prisonniers
Qui près de Conradin combattaient les derniers.
L'ordre du roi sans doute en ce lieu les amène.

CONSTANCE.

Peut-être notre aspect irriterait leur peine;
Sortons; ne cherchons point à paraître à leurs yeux.
(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

CONRADIN, PRISONNIERS, GARDES.

CONRADIN.

Voici donc le palais qu'habitaient mes aïeux!
Amis, c'en est donc fait: sur les degrés du trône
Le destin des combats tout-à-coup m'abandonne.
Ces défenseurs nombreux, accourus à ma voix,
Rome entière à genoux reconnaissant mes droits,
L'amour de mes soldats et leur noble courage,
D'un avenir plus doux me semblaient le présage:
Conradin avec vous espérait partager
Le prix de la victoire à l'abri du danger:
Le ciel est favorable aux destins de la France!
Nous avons tout perdu, tout, jusqu'à l'espérance:

L'honneur nous reste seul ; il survit aux revers.

UN PRISONNIER.

Prince trop malheureux !

CONRADIN.

Nous voici dans les fers.
Rome célèbre encor mes dernières conquêtes :
Au sein du Capitole, où de nouvelles fêtes
Attendaient mon triomphe, un peuple ivre d'amour
Peut-être par ses vœux croit hâter mon retour ;
Peut-être, redoublant l'ardeur de ses hommages,
D'un précoce laurier il pare mes images ;
Et moi je suis vaincu !

LE PRISONNIER.

L'espoir vit dans nos cœurs ;
N'avons-nous pas du sort épuisé les rigueurs ?
L'excès même des maux dont le poids nous accable
Nous doit rendre bientôt le ciel plus favorable.
Prince, vous respirez ; tout n'est donc pas perdu :
Le bruit de votre fuite en ces lieux répandu,
Cet habit d'un soldat, cette armure étrangère,
Et ce front, jeune encor, flétri par la misère,
Tout doit vous dérober aux regards empressés
De ces lâches flatteurs au crime intéressés.
Confondu parmi nous, vous n'avez rien à craindre.
Mais que votre grand cœur sache au moins se contraindre.
Ne nous exposez pas à l'horrible douleur.....

CONRADIN, *à lui-même.*

Quel est donc ce Roger, dont la haute valeur
A sitôt de nos mains arraché la victoire ?
Ses exploits, je l'avoue, ont soutenu sa gloire.

A son terrible aspect, les plus braves ont fui;
Et moi, dans ce désordre, accouru jusqu'à lui,
Le dirai-je?.... ses traits ont troublé tout mon être;
De mes sens éperdus je n'ai point été maître;
J'ai cru voir.... Insensé! s'il respirait, hélas!
Frédéric contre moi n'eût point armé son bras;
L'ami, le compagnon, l'appui de mon enfance,
Aurait-il d'un barbare embrassé la défense?
O trop cher souvenir!.... après tant de revers,
Je sens qu'il est encor des chagrins plus amers.
Frédéric, tu n'es plus; et la mort que j'implore,
En m'unissant à toi, me sera chère encore.

SCÈNE IV.

ROGER, CONRADIN, PRISONNIERS, GARDES.

LE PRISONNIER.

Roger paraît; ses yeux semblent verser des pleurs.

CONRADIN.

Hélas! et quel regret peut causer ses douleurs?
Est-ce donc là l'orgueil qu'inspire la victoire?

ROGER.

(*à son approche, les gardes s'éloignent.*)

Ciel! quels noms odieux vont flétrir ma mémoire!....
Où fuir? Et dans quels lieux éviter désormais
L'aspect des malheureux que ma fureur a faits?
Trouverai-je par-tout de nouvelles victimes?

(*aux prisonniers.*)

Vous, qu'a trahis le sort, ô guerriers magnanimes,

Parlez, dans ce palais quel ordre vous conduit?

LE PRISONNIER.

Des arrêts du vainqueur n'êtes-vous pas instruit,
Seigneur?

ROGER.

Qu'ordonne-t-il?

LE PRISONNIER.

Notre crime, peut-être,
Est d'avoir défendu notre malheureux maître!

ROGER.

Quoi! mes amis, c'est vous, quoi! c'est votre secours
Qui du fils de Conrad a conservé les jours!
Ah! vous ne savez pas combien il m'intéresse!

CONRADIN, *à part.*

Lui! Grand Dieu!

LE PRISONNIER.

Quel mystère!

CONRADIN, *à part.*

O divine sagesse!
Ne trahis pas l'espoir de ce cœur éperdu!
(*à Roger.*)
Puis-je vous demander?....

ROGER.

O ciel! qu'ai-je entendu?
Me trompez-vous, mes yeux?... Cette modeste armure...

CONRADIN.

Ah! mes pressentiments trahissaient la nature.
Je n'en puis plus douter, c'est lui, lui que je voi.

ROGER.

Est-ce toi, Conradin?

CONRADIN.

Frédéric, est-ce toi?

ROGER.

Mon cœur suffit à peine aux transports qu'il éprouve.

CONRADIN.

Dans quel moment, hélas! ton ami te retrouve!
Tu vois quel est mon sort.

ROGER.

C'est moi, c'est ma fureur....

CONRADIN.

Cruel et doux moment et de joie et d'horreur!
Frédéric, sais-tu bien, lorsqu'un bruit infidèle
M'apporta de ta mort la fatale nouvelle,
Sais-tu que ton ami, de chagrins abreuvé,
Près du tombeau désert, par ses mains élevé,
Abandonna long-temps le dessein magnanime
De conquérir son trône usurpé par le crime?
Enfin, contre un tyran justement indigné,
Je jure d'affranchir mon peuple infortuné:
Je parais : l'Italie, à ma voix, est soumise;
Des fureurs de Clément je délivre l'église;
Charles, Charles lui-même est près de succomber....
Au coup qui l'attendait tu viens le dérober;
La victoire, à mon char jusque alors enchaînée,
Vers le parti contraire est soudain entraînée.
Quel destin ennemi t'a conduit en ces lieux?

ROGER.

Ah! je ne prétends point trouver grace à tes yeux.
L'amour, l'amour jaloux m'a poussé dans l'abyme.
Mais ne crois pas du moins qu'en commettant le crime

A la voix du remords mon cœur se soit fermé.
Non, non, de quelque espoir que je fusse animé,
Quelque prix que ce jour eût promis à ma flamme,
Tu régnais, Conradin, dans le fond de mon ame.
Je voulais fuir; pour toi j'allais quitter ces bords....
Ciel, que n'ai-je écouté de trop justes remords!
Dans un affreux délire, à mon devoir parjure,
J'ai tout trahi, l'honneur, l'amitié, la nature;
De ces indignes fers c'est moi qui t'ai chargé;
Mais d'un perfide ami tu vas être vengé.
Je ne mérite plus ni pitié, ni clémence;
Et mon sang répandu doit laver ton offense.
Attends... Je vais... (*Il veut tirer son épée.*)

CONRADIN.

Arrête, ingrat, reconnais-moi.
Quel serait mon espoir en me vengeant de toi?
Si tu fus égaré, le repentir t'excuse;
Mon destin a tout fait, et c'est lui que j'accuse.

ROGER.

Non, non, tu dois punir ton barbare vainqueur.

CONRADIN.

Lève-toi, Frédéric, ta place est sur mon cœur.

ROGER.

Conradin!.. et c'est toi que ma fureur accable!
Tu prétends m'excuser, et me rends plus coupable;
Mais il est un vengeur qu'on n'appaise jamais.
Écoute : les soupçons veillent dans ce palais;
Ouvert sur tous tes pas, l'œil de la défiance
Découvrirait bientôt ton rang et ta naissance;
Il faut quitter ces lieux. Cette nuit, sur les mers,

Nous fuyons.

CONRADIN.

Quoi! tu veux?..

ROGER.

Partager tes revers.

CONRADIN.

Après tous mes malheurs, la fuite est inutile.

ROGER.

Don Pèdre d'Arragon t'offre encore un asyle.

CONRADIN.

Qu'en dois-je attendre? hélas!

ROGER.

Son cœur est généreux;
Et Dieu veille toujours sur les rois malheureux.
Réponds, tu me promets...

SCÈNE V.

ROGER, CONRADIN, OSVALD, PRISONNIERS, GARDES AU FOND DU THÉATRE.

OSVALD.

Seigneur, le roi s'avance.

CONRADIN.

Je ne pourrai jamais supporter sa présence!
Une invincible horreur vient s'emparer de moi!

ROGER.

Calme-toi.

CONRADIN.

Le barbare!

ROGER.

Ah! grand Dieu! calme-toi.
Songe que de la nuit le voile se déploie.

SCÈNE VI.

CHARLES, D'AMBOISE, ROGER, CONRADIN, OSVALD, PRISONNIERS, GARDES.

CHARLES.

Approche, heureux vainqueur, viens partager ma joie:
La révolte est calmée, et ses fiers bataillons
De leur sang à grands flots inondent nos sillons.
Mais il faut l'avouer, sans toi, sans ton courage,
Le nombre à la valeur ravissait l'avantage;
Roger seul à ma cause assure le succès;
Et Naples pour toujours est soumise aux Français.
Cependant la victoire est incomplète encore:
Le sort m'a dérobé le rival que j'abhorre;
Quelle retraite, amis, le cache à tous les yeux?

D'AMBOISE.

Des prisonniers, seigneur, amenés en ces lieux
Ont protégé sa fuite, et leurs aveux peut-être...

CHARLES.

Il est vrai.

ROGER, *à part.*

De mon trouble à peine je suis maître.

CHARLES, *aux prisonniers.*

Approchez; je veux bien admettre devant moi
Quelques sujets ingrats qui m'ont manqué de foi.

Je ferai plus; je puis écouter la clémence.
Le sang déja versé suffit à ma vengeance.
Délivré sans retour d'un superbe ennemi,
Je vois mon peuple libre et mon trône affermi;
Mais l'autel outragé veut une autre victime.
Pour jamais, sous vos pas, il faut fermer l'abyme;
Vous le pouvez. Songez qu'aujourd'hui dans vos mains
De tous vos compagnons je remets les destins.
Votre chef, en fuyant, m'en a livré dix mille.
Qu'un de vous devant moi dévoile son asyle;
Il n'a qu'à dire un mot, et leurs fers sont brisés.

CONRADIN.

O ciel!

ROGER, *bas à Conradin.*

Que vas-tu faire?

CHARLES.

Eh quoi! vous vous taisez?

LE PRISONNIER, *qui a remarqué le mouvement de Conradin.*

Notre silence parle, et vous devez l'entendre.
Quel aveu criminel pouvez-vous donc attendre?
Ah! seigneur, si pour nous résolu de mourir,
Le prince à vos regards venait se découvrir,
Chacun de ses amis, honteux de lui survivre,
Ne pouvant le sauver, voudrait au moins le suivre.
Jugez, après cela, du succès de vos vœux.

CHARLES.

Ainsi vous refusez un pardon généreux!
Tremblez, ne pensez pas que ma faiblesse admire
Cette fausse vertu qu'un fol honneur inspire.

CONRADIN.

Qui ne la comprend pas pourrait-il l'admirer!

CHARLES.

Téméraire!

ROGER.

(*bas à Conradin.*)

Seigneur!.. Où vas-tu t'égarer?

CONRADIN.

Ah! si du sort jaloux le coupable caprice
Au parti des Français n'eût pas été propice,
Si, dans ce même jour, Naple eût, pour son bonheur,
Vu Charles fugitif et Conradin vainqueur,
L'héritier des Césars, du moins j'aime à le croire,
Aurait, par la clémence, honoré sa victoire;
Et, d'un rival vaincu respectant le malheur,
Il n'eût pas commandé que l'on trahît l'honneur.

CHARLES.

Ah!... c'en est trop enfin... Soldats!

ROGER.

Qu'allez-vous faire,
Seigneur?

CHARLES.

Dois-je souffrir ce discours téméraire?
Qu'on l'entraîne.

ROGER.

Arrêtez.... Seigneur, eh quoi! ce jour
Va-t-il d'un nouveau meurtre épouvanter la cour?
L'infortune toujours eut des droits sur votre ame;
Ah! dans mon cœur aussi l'humanité réclame;
Soldat, j'ose défendre un soldat malheureux.

Entraîné par l'excès d'un zèle impétueux,
Aigri par le malheur, moins à blâmer qu'à plaindre,
Ses discours imprudents vous peuvent-ils atteindre?
Vous avez vu tomber de puissants ennemis ;
Ils sont tous à vos pieds, ou domptés ou soumis ;
Mais ce n'est rien encore : il faut, pour votre gloire,
Sur vous-même, aujourd'hui, remporter la victoire.
Voilà le seul exploit digne d'un si grand cœur ;
La gloire tout entière appartient au vainqueur.
Oui, d'un infortuné vous oublierez l'audace ;
Je n'aurai pas en vain sollicité sa grace.

CHARLES.

Tu triomphes, Roger, de mon juste courroux.
(*à Conradin.*)
Je révoque l'arrêt prononcé contre vous.
Sortez de ce palais, sortez.... votre présence
Peut réveiller bientôt l'injure et la vengeance.

ROGER, *bas à Conradin.*

Hélas! songe aux périls prêts à t'environner.
(*Les prisonniers sortent.*)

CHARLES.

Tant d'audace pourtant a droit de m'étonner.
Un soldat... Malgré moi je sens que ma colère...
Mais je te l'ai promis, et je veux te complaire;
Il suffit que ta voix m'ait imploré pour lui :
Tous mes ressentiments expirent aujourd'hui.
Que dis-je? Ces moments que la pitié te coûte,
Un intérêt plus cher les réclame sans doute:
D'un retard imprévu l'amour doit murmurer;
Bientôt pour ton hymen je vais tout préparer.

SCÈNE VII.

CHARLES, D'AMBOISE.

D'AMBOISE.

Vous devez à Roger le succès de vos armes;
Je ne puis cependant vous cacher mes alarmes.

CHARLES.

Par vos soupçons encore osez-vous l'accuser?

D'AMBOISE.

Lui-même il prendra soin de vous désabuser.

CHARLES.

Est-ce par des bienfaits que sa haine conspire?
Et pour mieux m'accabler a-t-il sauvé l'empire?
Dans nos murs, au milieu de ces peuples pervers,
Sur eux, sur leurs complots, que vos yeux soient ouverts;
Découvrez, s'il se peut, où Conradin respire:
Du succès de vos soins vous reviendrez m'instruire,
Et je saurai frapper... Mais respectez toujours
Le guerrier généreux qui conserva mes jours.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*il fait nuit.*)

ROGER, OSVALD.

ROGER.

Pour célébrer les nœuds à mon amour si chers,
Charles de cent captifs a fait tomber les fers.
Ne délibérons plus; viens, ami, le temps presse;
Dérobons-nous sur-tout à la publique ivresse;
Conradin nous attend.

OSVALD.

Que j'admire, seigneur,
Cet héroïque effort si digne d'un grand cœur!

ROGER.

Ah! loin de l'admirer, tu dois plutôt me plaindre.

OSVALD.

Faut-il que vos regrets?..

ROGER.

Il n'est plus temps de feindre;

Je pars, mais désolé, mais plein d'un souvenir
Que de ce cœur flétri rien ne saurait bannir.

OSVALD.

Dans vos nobles projets l'amitié vous inspire;
Elle guide vos pas.

ROGER.

Osvald, dans ce délire
Où me plongeait mon crime et la voix d'un ami,
Contre un penchant trop doux je me crus affermi.
Brûlant de renoncer à l'erreur qui m'engage,
Sans doute le remords me tint lieu de courage;
Mais tout près de remplir ce généreux devoir,
Je ne sais tout-à-coup quel funeste pouvoir
A ces lieux que je fuis prête un charme suprême:
Tout paraît s'embellir des traits de ce que j'aime;
Et jamais cet amour, dont tu me crois vainqueur,
Plus puissant et plus cher n'a régné sur mon cœur.
Rassure-toi pourtant, et garde-toi de croire
Que je lui cède encore une lâche victoire.
Tu ne me verras point, vers ces tristes remparts,
Détourner en fuyant de coupables regards.
J'ai trahi Conradin; après ce crime horrible,
A quel autre malheur pourrais-je être sensible?
Privé de ses états, fugitif, sans appui,
Dois-je verser des pleurs sur un autre que lui?
Noble et cher Conradin, pour ton cœur magnanime,
C'était peu de me plaindre et d'excuser mon crime;
A mon bonheur encore attaché malgré moi,
De rester en ces lieux tu m'imposais la loi!
Non, généreux ami, non, je prétends te suivre;

Par-tout où tu vivras mon destin est de vivre;
J'ai causé tes malheurs, je les veux adoucir.
Allons, Osvald, allons, il est temps de partir.
Quel bruit!..

OSVALD.

On vient à nous.

ROGER.

Se peut-il qu'à cette heure,
Durant la nuit?..

OSVALD.

De Charle on ouvre la demeure.
C'est lui-même, seigneur; de farouches soldats
Se pressent en tumulte au-devant de ses pas;
L'air sinistre et rêveur, vers ces lieux il s'avance.

ROGER.

Ami, ne tardons plus, évitons sa présence.

SCENE II.

CHARLES, GARDES, DEUX DOMESTIQUES PORTANT DES FLAMBEAUX.

CHARLES.

Gardes, cherchez D'Amboise et pressez son retour;
Dites-lui que son maître attend ici le jour.
(*quelques gardes sortent.*)
Le jour! il va paraître, et pourtant ma paupière
Aura, sans se fermer, attendu la lumière.
Qu'ai-je appris?.. Dans ma cour, un pontife orgueilleux

De son aspect bientôt offensera mes yeux.
Le superbe Clément, fugitif et sans suite,
Aux murs de Bénévent avait caché sa fuite.
Il s'avance vers Naple, au bruit de nos exploits:
Quand le danger n'est plus, vient-il dicter des lois?
Quel supplice, grand Dieu! d'endurer cet outrage;
De rendre à son orgueil un flétrissant hommage!
De la triple couronne aujourd'hui décoré,
Je l'ai vu mon sujet, dans la foule ignoré,
Que veut-il?... Je ne sais, depuis l'heure cruelle
Qui m'a de ses desseins confirmé la nouvelle,
A de vagues terreurs mes sens se sont ouverts;
Je crains jusqu'aux captifs dont j'ai brisé les fers.
Ah! chassons loin de moi cette idée importune:
Que craindre désormais des coups de la fortune?
La seule nouveauté rend les peuples ingrats;
Épris de cette idole, ils volent aux combats.
A d'obscurs révoltés si ma bonté pardonne,
Pourquoi le Ciel vengeur, qui protége mon trône,
Ne m'a-t-il pas livré mon plus grand ennemi?
On verrait si je sais me venger à-demi.
Mais il fuit, à mes coups il se dérobe encore.

SCÈNE III.

CHARLES, D'AMBOISE, GARDES.

D'AMBOISE.

Non, seigneur, bannissez le soin qui vous dévore,
Le ciel même a servi vos augustes desseins.

CHARLES.

Qu'entends-je? mon rival!

D'AMBOISE.

Il est entre vos mains.

CHARLES.

Grand Dieu!

D'AMBOISE.

Ce prisonnier dont l'arrogance extrême
Osa vous outrager dans cette enceinte même....

CHARLES.

Eh bien!

D'AMBOISE.

C'est Conradin.

CHARLES.

Ne vous trompez-vous pas?

D'AMBOISE.

Cette nuit de son voile allait couvrir ses pas,
Cette nuit... Mais, seigneur, vous ne pourrez le croire,
Roger, de vos bienfaits oubliant la mémoire,
Roger, contre vous-même ardent à conspirer,
Connaissait l'ennemi qu'il voulait délivrer.

CHARLES.

Roger! Que dites-vous?

D'AMBOISE.

Ces apprêts, ce mystère,
Le zèle de Roger, son trouble involontaire,
Ce vif empressement d'abandonner ces lieux,
Sur le rang du captif m'avaient ouvert les yeux.
Protégé par la nuit, et marchant à sa suite,
Jusqu'au port, en secret, je surveille sa fuite.

Deux guerriers le suivaient, accablés de douleur.
« Retournez, leur dit-il, vers mon libérateur;
« Dites-lui qu'à ses vœux mon cœur ne peut souscrire;
« Je confie à ses soins et Naple et mon empire :
« Mes sujets malheureux réclament son secours;
« Contre un tyran cruel qu'il les serve toujours. »
A ces mots il s'éloigne.

CHARLES.

O trahison! ô rage!
Eh bien! qu'avez-vous fait pour venger mon outrage?

D'AMBOISE.

Seigneur, quelques amis secondant mes efforts
Ont saisi Conradin prêt à fuir de ces bords.

CHARLES.

Et Roger?

D'AMBOISE.

Vers le port, sire, on l'a vu se rendre.

CHARLES.

A tant de perfidie aurais-je dû m'attendre?
Roger!... dans quel moment!... et quel est son espoir?
D'où naît ce zèle ardent plus saint que le devoir?
Croit-il, par ses exploits, colorer son offense?
D'un glaive inexorable armons notre vengeance.
D'Amboise, écoutez-moi : le temps est précieux;
Annoncez à Roger qu'à l'instant, en ces lieux,
Son roi veut lui parler; il faut que j'éclaircisse
Le coupable dessein dont il est le complice.

D'AMBOISE.

Sire, j'obéirai; mais, dans votre courroux,
Craignez de lui fournir des armes contre vous.

Modérez vos transports : plus calme et plus tranquille
De lire dans son ame il vous sera facile.
Croyez-en mes conseils.

CHARLES.

Et comment renfermer
Cette horreur qu'il m'inspire et qu'il va ranimer?
Ah! goûtons le plaisir de confondre le traître.
Allons, de ma fureur je sens que je suis maître.

D'AMBOISE.

Seigneur, je l'aperçois; il marche vers ces lieux.

CHARLES.

Je vais donc pénétrer ce mystère odieux.
D'Amboise, laissez-nous.

(*D'Amboise sort.*)

SCÈNE IV.

CHARLES, ROGER, GARDES.

ROGER.

Ma surprise est extrême,
Sire, et l'on méconnaît les droits du diadême.
Je croyais que des rois les ordres révérés,
Comme ceux de Dieu même étaient toujours sacrés;
Que le peuple bientôt cesse de se contraindre,
Alors que, sans pudeur, il les a vus enfreindre.
D'Amboise cependant, barbare, audacieux,
Dans le fond des cachots traîne, presque à vos yeux,
L'un de ces prisonniers dont vous brisez les chaînes;
Il détourne de lui vos bontés souveraines;

Et, pour comble d'horreur, se montre sans frémir,
Aux regards de son roi, venant de le trahir.
D'un si noir attentat je demande vengeance.
Naples, qui jusqu'aux cieux portait votre clémence,
Ose déja penser que le prince, en secret,
Ne désapprouve pas l'audace du sujet.
Ah! ne voulez-vous point, par un arrêt sévère,
De sa coupable erreur détromper le vulgaire.

CHARLES.

Naples n'est point injuste... oui, d'Amboise, en effet,
Exécute mon ordre, et j'en suis satisfait.

ROGER.

Ciel! à ce malheureux, vous-même, à ma prière,
N'avez-vous pas promis sa grace tout entière?
Qui peut, en ce moment, vous aigrir contre lui?

CHARLES.

Vous-même, en sa faveur, qui vous parle aujourd'hui?

ROGER.

Quoi! seigneur, l'intérêt que le malheur inspire,
A des cœurs généreux ne doit-il pas suffire?

CHARLES.

Cet intérêt sans doute est d'un cœur généreux;
Mais si ce prisonnier me semblait dangereux,
Que feriez-vous?

ROGER.

Seigneur....

CHARLES.

Si Conradin lui-même
Voulait, à la faveur d'un lâche stratagême,

Pour me braver encor se soustraire au trépas,
Que feriez-vous?

ROGER.

Comment?....

CHARLES.

Vous ne l'ignoriez pas.
Ne cherchez point ici, par un adroit langage,
A vous justifier d'un projet qui m'outrage.
Le crime est découvert, c'est à vous d'y songer.

ROGER.

Eh bien! ne tardez plus, seigneur, à vous venger.
Je ne vous cachai point quelle reconnaissance
Au sang de Conradin m'unit dès ma naissance.
Je l'avoue, à vos coups j'ai voulu le ravir :
Après l'avoir vaincu, fallait-il le trahir?
Non, non, à votre cœur souffrez que j'en appelle.
Ma pitié ne saurait paraître criminelle;
Mais, dût votre courroux s'appesantir sur moi,
De défendre ses jours tout m'impose la loi.
Sans amis, sans patrie, est-il à craindre encore?
Ah! vous m'accorderez sa grace que j'implore.
Sire, pour vous fléchir je tombe à vos genoux :
Écoutez la clémence.

CHARLES.

Il suffit, levez-vous.

ROGER.

Songez qu'elle est du trône un noble privilége.

CHARLES.

Contre nos ennemis la rigueur nous protége.

ROGER.

Eh quoi! de vous fléchir dois-je perdre l'espoir?

CHARLES.

Le salut de mon peuple est mon premier devoir.

ROGER.

Le Ciel juge des rois les vertus et les crimes;
Et lui seul peut frapper ces augustes victimes.

CHARLES.

Par la voix du pontife, il fit choix de mon bras.

ROGER.

Dieu prescrit la justice, et non des attentats.

CHARLES.

C'en est trop, arrêtez.

ROGER.

Serez-vous implacable?

CHARLES.

Vous savez mon dessein, il est irrévocable.

ROGER.

Irrévocable.... O Ciel!

CHARLES.

Il est temps d'écraser
Ces restes d'un parti qu'on ne peut appaiser;
Il est temps que ce jour, signalant ma vengeance,
Renverse des Césars la dernière espérance.

ROGER.

Pensez-vous épuiser tout leur sang à-la-fois?

CHARLES.

Et quel autre, après lui, réclamerait ses droits?
Le neveu de Conrad pouvait seul de l'empire
Disputer l'héritage; il n'est plus.

ROGER.

Il respire!

CHARLES.

Il respire! Perfide! Ah! tous deux sous mes coups....

ROGER.

Vous devez le punir d'avoir vaincu pour vous;
Frappez.

CHARLES.

Qu'oses-tu dire?

ROGER.

Arrachez-lui la vie.

CHARLES.

Malheureux! où t'égare une aveugle furie.

ROGER.

Frappez, votre courroux m'épargnerait en vain;
Immolez Frédéric ou sauvez Conradin.

CHARLES.

Frédéric!

ROGER.

Oui, cruel, la colère céleste
D'un sang infortuné vous livre enfin le reste;
Oui, je suis Frédéric!.. Vos funestes bienfaits
Ont entraîné mon bras au plus noir des forfaits;
Heureux si de vos mains arrachant ma victime,
J'avais pu réparer la moitié de mon crime!
Mais je saurai mourir, n'ayant pu la sauver.

CHARLES.

Ciel! de quels ennemis tu m'as su préserver!
De quels affreux complots la trame est découverte!

Moi-même j'apprêtais l'instrument de ma perte.
Frédéric...

(à un officier.)

Qu'à l'instant, par mon ordre assemblés,
Autour de Conradin les gardes soient doublés.

(à Frédéric.)

Pour toi de qui les vœux appellent le supplice,
Tremble que ma fureur bientôt les accomplisse.

FRÉDÉRIC.

Que je tremble, cruel!.. va, mon cœur effrayé
Ne réclamera point une indigne pitié.
J'ai mérité mon sort, quand jadis mon courage,
Deux fois pour te sauver a fait tête à l'orage;
J'ai mérité mon sort, quand j'ai pu, sans frémir,
Sur ce trône usurpé moi-même t'affermir.
Ah! plût au juste Ciel qu'avant cette infamie
Le fer de l'infidèle eût terminé ma vie!
Que je tremble, cruel!.. Mais si tu veux régner,
Toi-même en ce moment tremble de m'épargner.
Vengeur de Conradin, Frédéric peut encore
Soulever contre toi ce peuple qui t'abhorre.
Mais que dis-je? A la mort penses-tu l'envoyer,
Si ta haine aujourd'hui me frappe le dernier?
Rassemble tes bourreaux, et je cours les attendre...
Après l'avoir vaincu je saurai le défendre.

CHARLES.

Qu'on l'arrête; soldats, prévenez son dessein.

SCÈNE V.

CHARLES, FRÉDÉRIC, D'AMBOISE, GARDES

D'AMBOISE.

Seigneur, en ce moment du pontife romain
Un émissaire arrive, et demande audience.

CHARLES.

De Clément?

D'AMBOISE.

Oui, seigneur. Dois-je en votre présence?..

CHARLES.

Il me verra bientôt, je vais le recevoir.
(*à Frédéric.*) (*d'Amboise sort.*)
Le ciel qui me protége a trompé ton espoir.
Ingrat, qui m'abusais, tu vas enfin connaître
Si l'ami, dans mon cœur fait oublier le traître.
Gardes, veillez sur lui.

FRÉDÉRIC.

Je brave ta fureur.

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, GARDES.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! à quels assauts réserves-tu mon cœur,
Juste ciel? je suis prêt, et les attends sans crainte.
Tu n'entendras de moi ni reproche ni plainte;
Mes destins sont remplis, tu m'as ravi l'espoir,

Et m'accabler encor n'est plus en ton pouvoir.
Je suis tranquille au moins... Hélas! qu'osé-je dire?
Malheureux! quel est donc le trait qui me déchire?
Autour de ce palais n'entends-je pas des cris?..
Un souvenir affreux vient glacer mes esprits...
C'est l'heure de l'hymen... On prépare la fête...
A célébrer ce jour tout un peuple s'apprête...
O triste et cher objet à ma flamme promis,
Le bonheur d'être à toi ne m'est donc plus permis?
Quel sera ton destin?... Tant d'attraits, de jeunesse...
Conradin va périr, je songe à ma tendresse!...
Ah! courons le rejoindre, et puissé-je aujourd'hui
Expier mon forfait en mourant avec lui!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, D'AMBOISE.

D'AMBOISE.

Sire, qu'attendez-vous? quoi! d'un parti rebelle
Voulez-vous donc nourrir l'attente criminelle?
Ou bien pour Fréderic un reste d'amitié...

CHARLES.

Pensez-vous que mon cœur écoute la pitié?
Si je retiens le coup suspendu sur leur tête,
Mon intérêt l'ordonne, et c'est lui qui m'arrête.

D'AMBOISE.

Votre intérêt, ô ciel! n'est-il pas de frapper?

CHARLES.

Un écrit de Clément vient de me détromper.
Du pontife romain je sais tout l'artifice;
Il veut me gouverner au gré de son caprice:
Il marche vers nos murs, et me fait un devoir
D'épargner Conradin, s'il est en mon pouvoir.

D'AMBOISE.

Ainsi, quand vos états lui servent de refuge,
Des actions d'un roi Clément veut être juge?
Il vient dans votre cour vous imposer des lois.
Mais devez-vous, seigneur, l'écouter?

CHARLES.

Je le dois.
La victoire, d'Amboise, a couronné mes armes;
Mais le trône est toujours environné d'alarmes.
Je connais le pontife et je crains ses terreurs.
Voyez, depuis Henri, le sort des empereurs.
Quels que soient leurs forfaits, le plus grand fut peut-être,
D'avoir bravé dans Rome un redoutable prêtre:
Leur puissance sur-tout a causé leurs revers.
Et moi chef ou soutien de vingt peuples divers
Qui, des bords du Jourdain aux champs de la Provence
De mon sceptre aujourd'hui fais sentir l'influence;
Fils de Philippe-Auguste et patrice romain,
Je me sens menacé d'un semblable destin.
De Clément, croyez-moi, la prudence inquiète
Redoute ma victoire autant que ma défaite;
Il n'attend qu'un prétexte et cherche à m'accabler.
Jamais impunément on ne l'a fait trembler.
J'entrevois son projet: si ma fierté rebelle
Un jour s'affranchissait d'une austère tutelle,
Du prince contre moi se faisant un appui,
Vous le verriez bientôt se déclarer pour lui.
Mais il est un moyen de détourner la foudre.

D'AMBOISE.

Quoi! sire, à pardonner vous pourriez vous résoudre?

Conradin viendra-t-il une seconde fois
Vous disputer le trône et réclamer ses droits?

CHARLES.

Je l'attends en ces lieux; je vais avec prudence
De mes secrets desseins lui faire confidence.
S'il aime encor la vie, il les doit approuver.
C'est à lui de m'entendre, et je puis le sauver.
S'il résiste, il suffit; écoutons la justice.
Vous connaissez mon ordre, il faut qu'il s'accomplisse.
Après de vains efforts, Charles ne prétend pas
Sauver un insensé qui cherche le trépas.

SCÈNE II.

CHARLES, CONRADIN, GARDES.

CONRADIN.

Que veux-tu? ta fureur qui m'arrache la vie,
A mes derniers moments n'est donc pas assouvie?
De ton aspect long-temps dois-je éprouver l'horreur?

CHARLES.

Prince, je ne veux point insulter au malheur;
Apprenez qu'en ce jour ma bonté le répare:
Je viens vous pardonner.

CONRADIN.

Me pardonner, barbare!
Et quel est donc mon crime? Est-ce d'avoir voulu
Soustraire mes sujets à ton joug absolu?
Les droits que mes aïeux m'ont laissés sur ce trône

Seraient-ils le forfait que ton cœur me pardonne?
J'ai soutenu ces droits, et je dois m'étonner
Que le comte d'Anjou daigne me pardonner.

CHARLES.

Modérez les écarts d'une ardente jeunesse.
La fortune inconstante a trahi sa promesse;
Tant d'orgueil aux vaincus ne doit plus convenir;
De votre sort enfin sachez vous souvenir;
Respectez mon pouvoir.

CONRADIN.

Respecte ma misère;
L'orgueil m'est bien permis au palais de mon père.

CHARLES.

L'église dès long-temps a proscrit sans retour
Et vos droits, et le sang dont vous tenez le jour.
Pourquoi donc ces soldats que votre voix rallie?
Un feu séditieux embrase l'Italie.
Le sang coule à grands flots; vous troublez sans remords
Cette paix obtenue après de longs efforts;
A votre ambition tout semble légitime:
Mais vous savez le prix que mérite un tel crime;
L'Europe a prononcé, je devrais obéir.
Il vous reste un refuge, et vous pouvez choisir.

CONRADIN.

Quel est-il?

CHARLES.

De Clément désarmez la justice,
Devant sa volonté que votre orgueil fléchisse;
Abdiquez un pouvoir que vous avez perdu.

CONRADIN.

Juste Ciel !

CHARLES.

Répondez.

CONRADIN.

L'ai-je bien entendu ?
Est-ce à moi que s'adresse un semblable langage ?
Crois-tu que l'infortune accable mon courage ?
Moi ! que j'aille, en servant tes perfides projets,
Légitimer ton crime et trahir mes sujets ?
Usurpateur superbe, apprends à me connaître :
Je suis roi de Sicile, et je veux toujours l'être.

CHARLES.

Ainsi c'est donc en vain que je suis généreux ?

CONRADIN.

Tu n'as plus rien à dire ?... Adieu.

CHARLES.

Viens, malheureux !
Rends grace à ma bonté qui te retient encore.
La mort te paraît douce, et ton orgueil l'implore ;
Mais un ami te reste, et tu cours l'égorger.

CONRADIN.

Comment ?

CHARLES.

Tout est connu ; va, le nom de Roger
Ne me dérobe plus l'ami de ton enfance ;
Frédéric, qui long-temps trompa ma confiance,
En voulant te sauver, s'est découvert à moi :
Il perd celle qu'il aime ; il s'immole pour toi ;

Veux-tu donc sur tes pas le traîner au supplice?

CONRADIN.

Ah! si ton cœur jamais a connu la justice,
Arrête, épargne-moi l'horreur de son trépas;
N'immole que moi seul, je t'en conjure, hélas!

CHARLES.

Votre sort est commun; je frappe ou je pardonne.

CONRADIN.

Et qu'a-t-il fait? cruel! tu lui dois ta couronne;
Sans lui tu périssais, sans lui j'étais vainqueur.

CHARLES.

Décidez-vous enfin.

CONRADIN.

O nature! ô douleur!
Sur mes propres dangers tu m'as vu sans alarmes;
Le péril d'un ami m'arrache seul des larmes.
Vois-les couler, barbare, et te laisse attendrir.
Va, je peux, à ce prix, cesser de te haïr.

CHARLES.

Ne délibérez plus, ou c'est fait de sa vie.

CONRADIN.

Eh bien! je vais remplir ton exécrable envie.
O mânes de mon père, ô mes nobles aïeux!
Vous qui, sur votre fils, ouvrez toujours les yeux,
Vous lisez dans mon cœur, vous excusez sans doute
Le sacrifice affreux que l'amitié me coûte!
Me voilà prêt enfin; tu viens de l'emporter;
Conradin désormais ne doit plus hésiter.

Délivre Frédéric, je vais te satisfaire;
Donne.

(*il s'approche d'une table, et se prépare à signer l'acte d'abdication qui lui est remis par Charles, lorsqu'il est arrêté par l'arrivée de d'Amboise.*)

SCÈNE III.

CHARLES, CONRADIN, D'AMBOISE, GARDES.

D'AMBOISE.

Montrez-vous, sire; un peuple téméraire,
Enhardi par le nombre et marchant vers ces lieux,
Fait retentir les airs de cris séditieux.
Rien ne peut arrêter sa fureur insensée;
Déja de Frédéric la prison est forcée;
La foule dans ses bras le porte avec transport.

CHARLES.

Frédéric! ciel!

CONRADIN.

Soldats, qu'on me mène à la mort!
Viens, tyran, à tes coups j'abandonne ma tête;
Frédéric vit encore, et ma vengeance est prête.

CHARLES.

Non, non, d'un vain espoir cesse de te flatter;
Moi-même à ces mutins je vais te présenter.
Gardes, suivez ses pas.

CONRADIN.

Ta rage est inutile;
Je lègue à Frédéric le trône de Sicile.

SCÈNE IV.

CHARLES, CONSTANCE, *entrant précipitamment pendant que Conradin sort avec d'Amboise et les gardes.*)

CONSTANCE.

Ah! mon père, arrêtez; mon père, au nom des cieux,
Évitez la fureur d'un peuple audacieux.
Vos soldats éperdus lui résistent à peine;
Chaque instant voit grossir cette foule inhumaine;
On s'excite, on combat, et le sang a coulé.

CHARLES.

Souvent, à mon aspect, ce vil peuple a tremblé.

CONSTANCE.

Je m'attache à vos pas.

CHARLES.

Que prétendez-vous faire?

CONSTANCE.

Contre quel ennemi s'arme votre colère?
Hélas! songez aux nœuds qui nous devaient unir.

CHARLES.

Nos liens sont rompus, je cherche à le punir.

CONSTANCE.

Autour de ce palais ses cris se font entendre;
Il nomme Conradin.

CHARLES.

Ah! je cours le lui rendre;
Les traîtres, croyez-moi, vont être satisfaits.

SCÈNE V.

CONSTANCE, *seule.*

Grand Dieu! de sa fureur quels seront les effets?
Des plus affreux périls sa vie est menacée.
Hélas! tu fus toujours ma première pensée;
Malgré l'amour fatal qui sut trop me charmer,
Jamais mon triste cœur n'a cessé de t'aimer.
Quels vœux me sont permis?... La force m'abandonne...
Seule, dans ce palais... je tremble... je frissonne...
Mon père!... Frédéric!... En ce comble d'horreurs,
Il ne me reste donc que le choix des malheurs!
Mais cependant, ô ciel! ô détestable crime!
Peut-être les bourreaux ont frappé leur victime;
Peut-être Frédéric, pour venger son trépas....
(*à Blanche qui paraît.*)
Chère amie, est-ce toi? Que vais-je apprendre? hélas!

SCÈNE VI.

CONSTANCE, BLANCHE.

BLANCHE.

Madame, rappelez un reste de courage.
Ce palais odieux se remplit de carnage;
La mort de Conradin en est l'affreux signal.

CONSTANCE.

Conradin ne vit plus!

BLANCHE.

Sous le glaive fatal,

Les révoltés, madame, ont vu tomber sa tête.

CONSTANCE.

Hélas!

BLANCHE.

A le sauver leur audace était prête.
Frédéric les guidait, enflammé de courroux,
Les portes du palais s'ébranlaient sous ses coups;
Votre père paraît, il les ouvre lui-même.
« Traître, connais, dit-il, ma clémence suprême;
« De mes bontés long-temps garde le souvenir:
« Tu demandes le prince, et je vais vous unir;
« Tiens, jouis sans retard de l'espoir qui t'anime. »
A ces mots, le fer brille aux yeux de la victime:
Avant de la frapper, les bourreaux ont frémi.
Conradin tombe et meurt en nommant son ami.
A ce spectacle affreux, immobile, sans larmes,
Frédéric de sa main laisse tomber ses armes;
Par un coup si funeste il semble épouvanté;
Mais bientôt relevant son glaive ensanglanté,
Il crie au loin, Vengeance! et cette foule immense,
D'une voix unanime, a répété, Vengeance!
Ah! madame, fuyons de ces murs pleins d'horreur.

CONSTANCE.

Non, je cours vers les lieux témoins de leur fureur.
Suis-moi, Blanche.

BLANCHE.

Arrêtez! quel espoir vous égare?
Redoutez les excès de ce peuple barbare.
Les révoltés vers nous précipitent leurs pas.

CONSTANCE.

Ils sont vainqueurs!... mon père a reçu le trépas....

Mon père ne vit plus... Tu m'ordonnes de vivre ?...
Du fardeau de mes jours que la mort me délivre!
Mon père !...

BLANCHE.

Modérez ces transports douloureux;
Peut-être....

CONSTANCE.

Je le vois... ô crime!... ô jour affreux!
(*au peuple qui entre en foule sur la scène.*)
Ah! s'il respire encore, écoutez ma prière,
Peuple, prenez ma vie, et respectez mon père.
(*apercevant Charles.*)
Mais que vois-je?... C'est lui qui paraît à mes yeux.

SCENE VII, ET DERNIÈRE.

CHARLES, *l'épée à la main*, D'AMBOISE, CONSTANCE, BLANCHE, SOLDATS, PEUPLE.

CHARLES.

Rebelles, retenez vos cris séditieux.
De vos faibles efforts que pouvez-vous attendre?
Contre un fier ennemi le ciel m'a su défendre.
En vain vous prétendiez, pleins d'un zèle insensé,
L'élever sur le trône où Rome m'a placé.
On l'amène à vos yeux, vous l'allez voir paraître :
Téméraires, tombez aux pieds de votre maître.

CONSTANCE.

Ciel! que voulez-vous dire?
(*en ce moment on aperçoit Frédéric mourant, soutenu par Osvald et porté par des soldats.*)
O spectacle d'horreur!

Roger!... Ce dernier coup manquait à mon malheur.
(*elle s'évanouit; Blanche la soutient.*)

CHARLES, *montrant Frédéric au peuple.*

Ainsi le ciel toujours signale sa justice!

FRÉDÉRIC.

Va, ne rends pas le ciel de tes crimes complice.
Un traître m'a frappé, tes vœux sont satisfaits;
Et tu règnes enfin par le droit des forfaits.
Mais ne crois pas long-temps te dérober encore
Au courroux de ce Dieu que ta fureur implore.
Ce peuple est l'instrument de ses secrets desseins;
Il brisera le joug imposé par tes mains.
(*après un moment de silence.*)
J'entrevois l'avenir... l'instant fatal s'avance....
N'entends-tu pas sonner l'heure de la vengeance?
N'entends-tu pas au loin de sinistres clameurs,
Et la cloche funèbre armer nos défenseurs?
O malheureux Français! déplorables victimes!
Vous allez donc subir la peine de ses crimes!
Des enfants... des vieillards... par le glaive égorgés!...
Grace, Dieu tout-puissant!... nous sommes trop vengés!...
Grace!... Faut-il, grand Dieu, que nos mains criminelles
Punissent des fureurs par des fureurs nouvelles!
Tyran, de tes forfaits voilà les dignes fruits.
Constance, oubliez-moi.... Conradin, je te suis.
(*il déchire l'appareil de sa blessure et meurt.*)

FIN.

NOTE.

Pour ne pas ralentir la marche rapide de l'action dramatique, ou refroidir l'intérêt qui sans doute a contribué avant tout à l'heureux succès de la tragédie de *Conradin*, j'ai cru devoir sacrifier quelques morceaux, parmi lesquels se trouvait un aperçu historique des révolutions de Naples, depuis la conquête des Normands jusqu'à la cession faite à Charles d'Anjou par les papes. Ce fragment faisait partie du discours prononcé par Charles d'Anjou, acte II, scène 2.

Des chevaliers français mon sceptre est l'héritage;
Ils l'obtinrent jadis pour prix de leur courage,
Alors que l'infidèle abandonnant ces lieux,
Eut caché dans l'Égypte et sa honte et ses dieux.
Chrétienne et libre enfin sous mes nobles ancêtres,
Obéissant aux lois et non point à des maîtres,
Naples se reposa dans le sein de la paix.
Mais depuis qu'un tyran, fameux par ses forfaits,
Henri, dont la mémoire est par-tout abhorrée,
Blessant des souverains la majesté sacrée,
Osa du roi Richard exiger la rançon;
Quand de cet or impur, fruit d'une trahison,
Soudoyant des Génois la valeur mercenaire,
Il étendit sur Naple un pouvoir sanguinaire;
Enfin, après ce jour où d'infâmes bourreaux
Osèrent outrager jusqu'au fond des tombeaux
De Tancrède expiré les déplorables restes,
La Sicile, livrée à des guerres funestes,
Changea de souverains pour changer de tyrans.
La soif de parvenir divisa tous les rangs:
Au nom de la patrie immolant ses victimes,

La vengeance, cent ans, légitima les crimes.
Ce n'était rien encor : les désastres passés,
Un siècle de forfaits l'un par l'autre effacés;
Des partis acharnés la fureur menaçante
Mille fois abattue et toujours renaissante;
Tous les fléaux dont Naple effraya l'univers,
La préparaient encore à de plus grands revers.
Mainfroi parut... son nom, que l'Europe déteste,
Dit assez les horreurs de son règne funeste :
Assassin de son frère, infidèle tuteur,
D'un empire usurpé nouvel usurpateur,
L'ambitieux Mainfroi ceignit le diadème.
En vain Rome a lancé le terrible anathème,
Le despote, paré de la pourpre des rois,
Au pontife lui-même ose dicter des lois;
Jusqu'au pied des autels il porte la vengeance....
Dieu se fatigue enfin de sa longue indulgence :
Nous nous armons alors!... Guerriers, de toutes parts,
Vous suivez de la croix les sacrés étendards.
Aux champs de Bénévent, sous le glaive homicide,
Vous avez vu tomber l'usurpateur perfide;
Vous l'avez vu sanglant, de sa chûte alarmé,
Reconnaître le Dieu qu'il avait blasphémé.
Mais aussi quand le ciel m'eut donné la victoire,
Vous me vîtes bientôt, jaloux d'une autre gloire,
Dans les cœurs avec soin calmant les passions,
Écraser sous mes pieds l'hydre des factions.
Voilà ce que j'ai fait. etc. etc.



